

Césarïe entra dans la maison silencieuse. Une pluie morne et opiniâtre tissait depuis ce matin de mars un voile serré entre le ciel et la terre. Glacée, elle ranima les braises qui couvaient sous les cendres de l'âtre. La lueur du feu donna un semblant de vie à la cuisine sombre, alluma furtivement les cuivres, réchauffa les tomettes, adoucit le bois poli de la mastre. Une onde de chaleur envahit la pièce. La lune jaune du balancier coupait minutieusement en deux chaque seconde de son tic-tac, l'horloge sonna la demie de onze heures. Elle ôta son châle humide, se dirigea vers l'évier, saisit la cruche et remplit un verre d'eau qu'elle but d'un trait. Frissonnante, elle s'approcha de la cheminée, tira une chaise basse, s'assit les mains abandonnées au creux de sa jupe, les paumes en l'air. Son père, Pierre Bastide, dormait depuis ce matin de son dernier sommeil.

Elle gardait encore en elle le piétinement des vivants dans la boue du cimetière. Elle frissonna à nouveau, écouta

le silence de la maison et l'imperceptible froissement de la pluie. Elle n'avait plus froid, elle sentait son corps, sa force, la puissance de sa jeunesse laborieuse et robuste. Elle n'était qu'angoisse et doute. La douleur lui revenait avec la révolte, elle devait oublier cette perte qui la laissait meurtrie et sans défense.

Comme on serre un manteau sous la bourrasque, le passé remonta en elle effaçant le présent. Sa naissance au printemps dans le petit hameau de Cassans...

Son arrivée s'était fait attendre et son père avait repris la route où l'appelait son métier de colporteur. Une semaine plus tard, sa mère mourrait en la mettant au monde, lui laissant pour seul héritage des yeux de gentiane et une petite maison dans le village. Recueillie par Noémie, la sœur de sa mère, elle avait grandi à l'ombre du mas où sa tante était placée, fréquentant indifféremment les écuries, les cuisines ou les champs.

Sérieuse, Césarie à onze ans avait été chargée de surveiller les enfants du maître. Elle partageait leurs jeux, s'égaillant par les terres à la façon des poules, cueillant suivant la saison des pissenlits dans les prés, des bulbes de fenouil aux talus, des mûres dans les haies, ramassant des glands sous les chênes, des asperges sauvages ou des champignons sous les pins. Elle accompagnait aussi les enfants chez le curé du village voisin qui leur enseignait les rudiments de lecture et d'écriture. Assise au fond de la pièce, elle faisait son profit des leçons données à ses compagnons de jeu. Elle apprit ainsi à lire et à écrire, mais aussi à réciter le *Dies Irae*, le *Miserere* ou le

Magnificat qu'elle baragouinait avec les autres enfants sans trop comprendre ce qu'elle disait. Mais le plus souvent, les heures d'études se transformaient en galopades à travers les semis du presbytère, en courses avec le chien de la servante et quelquefois en dépoussiérage joyeux des saints de la petite église qui sentait l'encens et le moisi. Les leçons s'interrompirent quand le maître, après un bref interrogatoire, fut renseigné sur l'efficacité de l'enseignement de l'abbé.

L'enfance de Césarie prit fin avec le départ des enfants vers la pension. Elle rangea le désordre de sa chevelure bouclée sous un béguin blanc, lissa sa jupe qu'elle dissimula sous un grand tablier immaculé et participa davantage de jour en jour aux tâches des adultes. À courir les champs, elle avait appris à connaître les herbes. Sa tante Noémie, qui était aussi un peu guérisseuse, lui avait transmis ses recettes, mais elle n'en avait parlé à personne.

Toujours perdue dans ses pensées, elle avisa ses mains inertes sur ses genoux. Deux mains solides, longues et dures, aux articulations marquées. Avec précaution, elle plia les doigts et fut presque étonnée de les voir obéir. Elle soupira, sa vie avait coulé d'un flux égal, saison après saison, semblable à un chemin qui commence sans raison et qui finit nulle part. Sa tante Noémie avait disparu à son tour, la laissant solitaire.

Rejointe aujourd'hui par la fillette d'autrefois, il s'était fait en elle un étrange silence. Tout entière attachée à son propre regard surgit de sa mémoire l'imposante silhouette de son père.

Son père... Sur les routes de mars à novembre. Elle le retrouvait pendant les mois d'hiver, lorsque le froid le ramenait vers la maison de Cassans. Mettant à profit cette pause forcée, il se réapprovisionnait en marchandises : chapeaux, pantoufles, souliers, couteaux, aiguilles, casseroles, jouets, ainsi que quelques coupons de tissus. Tout en répertoriant ses acquisitions, il lui racontait la route : les bourgades traversées, les rencontres fortuites, les mésaventures souvent cocasses, périlleuses quelquefois, les petites anecdotes et les grandes histoires qu'il véhiculait de village en hameau, où il était attendu avec impatience. Césarie l'écoutait passionnément, marchant avec lui du même pas sur ces routes inconnues et mystérieuses. Pour elle qui n'était jamais allée plus loin que Pertuis, il symbolisait l'aventure, la risée du vent sur les herbes, le feuillage bruissant des arbres, la cabane abandonnée, le feu du soir qui craque entre les pierres, le raisin volé qui éclate sous la dent, l'eau fraîche découverte à la source. Elle savait pourtant que son rêve prendrait fin quand, un soir, Pierre Bastide irait chercher sa hotte dans la souillarde derrière la cuisine. Il empilerait dans sa « balle » – comme il la nommait – tous les objets soigneusement sélectionnés, chaque chose à sa place selon son poids et son volume. Dans les petits tiroirs du bas, couteaux, aiguilles, crayons et images pieuses, les casseroles et les jouets à l'extérieur, les unes parce qu'elles ne craignaient pas les intempéries, les autres pour attirer les convoitises. Les coupons de tissus dans une toile étanche s'arrimaient par-dessus avec, à l'intérieur, à l'abri des regards, « le carnet des secrets ».

Césarie appelait ainsi un épais carnet durement cartonné, cabossé, râpé aux quatre coins et fermé par un lacet de cuir.

Un jour, intriguée, elle avait demandé, tendant la main :
« Et ça, qu'est-ce que c'est ? »

D'un geste rapide, son père l'avait soustrait à sa curiosité.
« Ça ne te regarde pas ! »

Surprise par la dureté de la voix, elle était restée figée, le geste suspendu. Puis, comme pour atténuer la sécheresse du ton, il lui avait souri d'un air de connivence.

« Des secrets, ce sont des secrets... Un jour, je te les dirai... »

Mais il n'en avait plus jamais été question et Césarie s'était bien gardée d'y faire allusion.

Enfin, il procédait à la cérémonie des chaussures. De solides souliers montants aux semelles cloutées, en cuir épais qu'il enduisait longuement d'un mélange de graisse de porc, de marmotte et de noir de fumée. À chaque fois, il ne manquait pas de dire :

« Tu vois, Césarie, le plus important pour un colporteur, ce sont les chaussures ! Il faut qu'elles soient à la fois souples, solides, imperméables et surtout, surtout, elles ne doivent jamais blesser les pieds mais les maintenir bien au sec, à l'abri du froid et de la pluie. Avec de bons souliers, ma fille, on peut aller au bout du monde et sans fatigue ! Voilà pourquoi il faut en prendre bien soin. »

Césarie convaincue approuvait de la tête.

« Rappelle-toi, pour la route, les souliers sont tes meilleurs amis ou tes pires ennemis. »

La veille de son dernier départ, il l'avait embrassée plus longuement au moment de se mettre au lit. Elle savait que l'aube le trouverait debout, étouffant les bruits pour ne pas la réveiller. Aux aguets, elle s'était précipitée dès qu'elle avait entendu grincer la porte donnant sur la rue. Un peu de fièvre courait dans ses mains et sur ses joues.

« Papa ! »

Il avait levé la tête et sourit.

« Adésias. »

Elle avait dégringolé les escaliers. Quelques secondes à peine avaient battu au balancier de la cuisine... Il était déjà parti, sans mouvement inutile, évanoui dans la brume matinale et son pas n'avait laissé aucune trace.

La pluie avait cessé. Elle se leva et machinalement mit à chauffer le repas de midi. Quelque chose d'indéfini la gênait depuis qu'on lui avait ramené le corps sans vie de son père. Elle avait beau réfléchir, elle ne comprenait pas cette sorte d'angoisse latente dont elle n'arrivait pas à se défaire. Elle l'avait d'abord attribuée à sa brusque disparition, mais elle savait qu'il y avait autre chose. D'un pas décidé, elle se dirigea vers la soullarde. Elle en ramena la hotte de son père qu'elle commença à déballer ; rien n'avait été vendu, le chargement était intact. Elle connaissait chaque objet et leur place dans la « balle » pour avoir aidé son père à les y installer. Un à un, elle les sortit ; ils y étaient tous. Elle poussa un soupir de déception. Soudain, elle se souvint : le carnet... le carnet des secrets ! Fébrilement, elle déplia la toile cirée dans laquelle son père avait l'habitude de placer les coupons de tissus et à l'intérieur, le fameux carnet. Il n'y était plus, il avait disparu ! Elle chercha à nouveau parmi

tous les objets qu'elle avait sortis, les déplaçant nerveusement, les rejetant les uns après les autres. Elle fut bien obligée de se rendre à l'évidence, le carnet n'était plus là. Elle s'assit dans le désordre du déballage, saisie par une angoisse incompréhensible. Elle sut confusément que la mort de son père était liée à la disparition de ce carnet. Un temps indéfini, elle resta là, sans bouger, comme foudroyée par ce qu'elle venait de découvrir. Peu à peu, elle sortit de cet état de prostration. Elle se leva, machinalement remit en place tous les objets qu'elle avait jetés sur le sol. Il fallait qu'elle parle à ce garçon qui avait ramené le corps de son père ; peut-être avait-il gardé le carnet par-devers lui ? Elle attisa le feu, réfléchissant à comment elle pourrait reprendre contact avec lui. Personne ne le connaissait, elle avait même oublié son nom, bouleversée par tout ce qui était arrivé, quand on frappa à la porte. Elle le reconnut tout de suite. C'était un homme jeune, bien planté, solide, un visage ouvert aux traits rudes, aux dents blanches, irrégulières, qui donnaient à son sourire un air d'innocence.

« Je ne sais pas si vous me reconnaissez... »

Il hésita quelques instants.

« C'est moi qui ai ramené votre père. »

Elle acquiesça de la tête.

« J'étais en train de penser à vous, entrez. »

Il la regarda surpris, mais elle reprit :

« Je ne sais pas si je vous ai remercié, tout est arrivé si brusquement, cela n'a pas dû être facile pour vous de rebrousser chemin... »

Elle avisa sur le potager la soupe qu'elle avait mise à réchauffer.

« En voulez-vous une assiette ? J'allais me mettre à table... »

Il hésita un bref moment, puis se décida.

« Volontiers, je vous remercie. Je ne connais personne dans le village... Je vais d'ailleurs repartir maintenant que Pierre... »

Césarie sortit deux assiettes, servit la soupe, coupa deux larges tranches de pain puis s'assit face à lui. Ils commencèrent à manger dans un silence gêné. Césarie ne savait comment poser les questions qui lui brûlaient les lèvres. Le silence se prolongeant, elle s'enhardit.

« Vous connaissiez bien mon père ?

— Nous avons fait plusieurs saisons ensemble, nous avons sympathisé rapidement et nous nous étions pour ainsi dire partagé la région. Nous nous retrouvions environ toutes les semaines, à la croisée de nos chemins. Nous passions une soirée ensemble et nous reprenions le lendemain chacun notre parcours. »

Il secoua la tête tristement.

« Ce ne sera plus pareil maintenant qu'il n'est plus là. »

Elle demanda à voix basse :

« Je voudrais que vous me racontiez ce qu'il s'est passé, je n'arrive pas à comprendre... Mon père connaissait la région, ce n'était pas la première fois qu'il prenait ce chemin, il était attendu dans les villages et dans les hameaux perdus qu'il visitait. Je sais qu'il servait même

de facteur quelquefois, apportant des nouvelles de parents dispersés. Je connais par cœur son périple, les ventes qu'il devait faire, les gens qu'il comptait rencontrer... Et pourtant... J'ai regardé sa balle, tout y est, rien n'a été vendu. Il n'était pas en route depuis longtemps... Il n'aurait jamais dû être aussi loin... »

Elle regarda le compagnon de son père face à elle de l'autre côté de la table.

« Excusez-moi, je n'ai pas retenu votre nom. Je crains même de ne pas vous avoir remercié. »

Elle baissa la tête accablée par la douleur à laquelle venaient s'ajouter toutes ses questions sans réponses.

Il s'était arrêté de manger et la regardait attentivement.

« Je m'appelle Jean Dubois et vous m'avez remercié. »

Un silence feutré envahit la cuisine, isolant chacun dans ses pensées. Ce fut lui qui le rompit après quelques minutes.

« Que voulez-vous savoir vraiment ? » demanda-t-il un peu rudement.

Elle hésita quelques instants, prit une grande inspiration.

« Avez-vous le carnet de route de mon père ? »

Il la regarda, surpris.

« Il doit être dans sa balle. Je n'ai rien touché, rien ouvert, rien pris. »

Il ajouta presque agressif :

« Pierre était mon ami, je ne me serais jamais permis de fouiller dans ses affaires. Je vous les ai ramenées telles que je les ai trouvées. »

Césarie comprit qu'elle l'avait blessé. Elle se leva si brusquement qu'elle faillit renverser sa chaise.

« Je ne vous accuse de rien, je n'ai jamais pensé que vous ayez pris ce carnet, mais je sais que mon père y tenait beaucoup. Il y consignait tous les détails de son voyage et je crois aussi bien d'autres choses... Je pensais seulement que, connaissant son importance, vous l'aviez mis de côté pour me le donner personnellement... »

Elle murmura :

« J'ai peut-être été un peu brusque, mais je vous assure qu'il n'y avait aucune insinuation malveillante. »

Il garda un moment le silence. Elle restait debout, indécise. Il leva la tête vers elle et lui sourit.

« Je me suis un peu emporté, mais j'ai cru un moment que vous m'accusiez. »

Elle eut un imperceptible soupir et sourit à son tour.

« Nous sommes vous et moi sous l'effet de l'émotion causée par le décès de mon père. »

Elle fit une pause.

« Mais il n'en reste pas moins vrai que ce carnet n'est plus là, et je suis sûre que sa mort est liée à sa disparition... À moins que les gendarmes ne l'aient gardé ? »

Il s'était levé à son tour et arpentait la pièce en réfléchissant. Il s'arrêta devant l'âtre et tendit ses mains vers le feu. Sans se retourner, il ajouta :

« Ils ne l'ont pas gardé, ils m'en auraient informé lorsque je suis allé chercher son corps pour le ramener. »

Il sembla hésiter un instant, puis se décida.

« Je ne vous en avais pas parlé, mais lorsque je l'ai trouvé... »

Il se retourna et reprit lentement.

« Lorsque je l'ai trouvé, allongé dans les buissons, sur le bas-côté de la route... il avait de nombreuses ecchymoses qui m'avaient paru suspectes... Mais la maréchaussée a estimé qu'elles avaient été causées par sa chute dans la ravine et je me suis dit que j'avais pu me tromper. Il n'avait pas d'ennemi, notre métier n'est pas facile et nous nous entraïdons quand c'est nécessaire. Ce carnet, peut-être était-il en train de le consulter lorsqu'il a eu un malaise, il aura roulé plus bas et personne ne s'en est aperçu. »

Césarie secoua la tête.

« Je me trompe peut-être, pourtant, je reste persuadée du contraire. »

Jean s'était rapproché d'elle. Il lui prit les mains.

« La mort de votre père vous a bouleversée, le temps arrange bien des choses, plus tard, vous vous rendrez compte qu'il n'y avait rien de suspect. »

Elle eut un sourire forcé et murmura :

« Vous avez sans doute raison... »

— Je vais préparer mes affaires. Demain, je repars très tôt, mais je viendrai vous dire au revoir. »

Elle approuva de la tête et lui ouvrit la porte sans un mot. Machinalement, elle débarrassa la table, posa les assiettes sur la pile, les rinça puis les remit en place dans le placard. La nuit commençait à obscurcir les lieux. Elle alla chercher sur l'étagère la lampe à pétrole, sa lumière parcimonieuse apporta une nouvelle douceur à la pièce.

Machinalement, elle ferma les volets et donna un tour de clef à la porte tout en réfléchissant à ce que lui avait dit Jean Dubois. Peu à peu, une idée qui lui avait semblé tout d'abord saugrenue prenait place et devenait tout à fait réalisable. Elle allait prendre la hotte de son père et refaire son chemin. C'était la seule façon de comprendre ce qu'il s'était passé.